

Mhamed Lachkar

Courbis

*Mon chemin
vers la vérité et le pardon*



Mhamed Lachkar

Courbis

Mon chemin vers la vérité et le pardon

Témoignage

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3958-1

Dépôt légal : juin 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

À la mémoire de Mohand et de Chacha

EXTRAIT

AVANT-PROPOS

J'avais 23 ans en août 1973, quand ma vie, comme celle de milliers d'autres marocains de ma génération, a basculé dans l'horreur.

Depuis très longtemps, j'ai fait des tentatives pour écrire et raconter mon expérience pendant ces années de plomb. Et à chaque fois ces événements me semblaient déjà très lointains ou carrément comme un cauchemar qu'il fallait oublier pour me concentrer sur le présent. Et à chaque fois je me demandais à quoi servira de revenir sur ces souvenirs pénibles pour raviver des blessures déjà cicatrisées. En réalité, si je m'étais tu longtemps, c'est que j'étais écrasé par le poids de ma pudeur. Je considérais le calvaire que j'ai vécu comme une expérience très personnelle.

Aujourd'hui, si je me suis résolu enfin à écrire ces mémoires tardivement et après tant d'années, c'est pour mettre les choses au point, pour moi-même. Mes occupations professionnelles, sociales et familiales ne m'ont pas aidé à écrire et à raconter mes souvenirs d'une époque très lointaine, trente sept ans après. Je remercie Dieu de m'avoir doté d'une faculté de mémoire qui reste toujours intacte, mais j'avance

dans l'âge (60 ans déjà) et je veux en profiter pour en faire part aux autres et en particulier à mes enfants et à mes petits enfants. Cet acte n'est donc pour moi ni une obligation ni une justification.

Sans maîtriser parfaitement les codes et les usages du monde de l'écriture, je me suis donc engagé avec détermination dans cette aventure pour raconter l'épopée d'une jeunesse porteuse d'un projet d'espoir qui malheureusement a été emporté avant maturité dans le tourbillon de la répression qui a frappé tout un peuple.

À travers ce manuscrit, je ne tiens pas seulement à partager avec mes lecteurs toute la singularité de mon histoire individuelle, bien que n'étant qu'un des détenus de second rang (par rapport à des camarades qui ont purgé des peines allant jusqu'à vingt ans), mais aussi et surtout apporter un témoignage vécu sur le système de terreur qui a régné au Maroc pendant ce qu'on appelle aujourd'hui les années de plomb.

Cette période est une tâche noire dans l'histoire contemporaine du Maroc. La monarchie, affaiblie par les événements qui venaient de la secouer, était déterminée de frapper un coup fort en décidant d'anéantir toute personne suspecte d'opposition à son régime. Elle a fait régner sur toute la société marocaine une atmosphère de peur. Elle a cherché à duper l'opinion publique nationale et internationale en prétextant que nous étions tous des subversifs et des comploteurs. Or ces hommes et femmes qu'on a séquestrés par centaines et détenus en des lieux secrets, étaient en leur grande majorité, comme moi, innocents. Leur arrestation s'est déroulée en toute illégalité, sans aucun mandat d'arrêt à l'appui. Ces personnes ont été victimes de tortures et autres

traitements cruels inhumains et dégradants, en violation flagrante de toutes les conventions internationales.

Mon expérience, comme celle de bien d'autres camarades, est une véritable tragédie humaine, mais du fait que mes séquelles ont été surmontées rapidement, j'en suis ressorti enrichi d'un capital humain énorme qui ne m'a pas quitté depuis. Il est vrai qu'on a massacré et confisqué une partie de ma jeunesse, mais je me suis retrouvé fortifié, parce que j'ai fait de ce désastre passager quelque chose de constructif pour moi et pour les autres. C'est pourquoi j'ai toujours refusé de me considérer comme une victime qui demanderait une indemnisation matérielle ou une récompense d'ordre politique.

Mon livre est la mémoire d'un homme libre et sans rancune, un homme qui témoigne de ce que le temps a voulu effacer et qui exprime à haute voix ce qu'il a toujours pensé. Loin de reculer. Je n'ai pas peur de ne pas vouloir baisser la tête, depuis toujours.

Écrire aujourd'hui, c'est d'abord et avant tout lutter à ma façon contre l'oubli. Écrire aujourd'hui signifie, pour moi, refuser le silence et le repli sur soi. Écrire, c'est aussi continuer sur la même voie, continuer à être le même, continuer à partager, continuer à résister.

Malgré les douloureux souvenirs de plus de six mois de détention secrète d'abord au Derb Moulay Cherif, ensuite au Courbis, à la suite d'accusations mensongères (détention d'armes et complot contre la monarchie), six mois pendant lesquels j'ai subi toute sorte de tortures physiques et psychiques, je n'ai jamais regretté d'avoir épousé les idées pour lesquelles en fait je me suis fait arrêter : celles d'un

engagement réel pour un Maroc de la dignité où règnerait la liberté et la justice sociale.

En ces temps de profonde et d'inquiétante médiocrité politique que nous vivons dans notre pays, je veux faire de ce récit un message d'espoir que j'adresse avec une grande humilité à tous les jeunes de ce pays, pour qu'ils s'attellent à construire un autre Maroc, celui de la liberté et du respect de la personne humaine. Je suis certain que toutes ces années de souffrance et de sacrifice pour le bien de notre pays n'ont pas été vaines.

Enfin, mon souhait est que les souffrances que j'avais vécues soient épargnées aux autres et que tous les Marocains n'aient plus jamais à endurer les douleurs que j'ai connues. Face au déchaînement de la haine et de la cruauté que j'ai subi, je n'ai gardé que des leçons de vie, des leçons de foi, d'amour et de compassion.

Le déclic

Bruxelles vendredi 28 novembre 2008

Je me trouvais à Bruxelles où je venais d'arriver la veille pour voir mon frère Abderrahman, hospitalisé pour une maladie grave. Ma fille Jihad, dix-neuf ans, étudiante à Paris, avait accepté de faire le déplacement pour rendre un dernier adieu à son oncle et en même temps passer le week-end avec moi. C'était au cours d'une longue promenade dans le vieux Bruxelles, passée à lui faire visiter les galeries et quelques musées, que nous sommes tombés sur un portrait d'Angela Davis réalisé en pochoir par Jef Aérosol. En lui faisant un petit commentaire historique sur cette héroïne et le mouvement des Black Panthers, dont l'un des dirigeants, Eldridge Cleaver avait été exilé en Algérie, ma fille s'était étonnée de me voir lui raconter avec tant de détails, mais aussi avec une grande émotion, l'épopée de la jeunesse contestataire noire américaine. Jihad, curieuse comme elle est, voulait savoir comment des jeunes marocains de milieu modeste comme moi, pouvaient s'intéresser autant, à l'époque, à ce qui se passait si loin avec le peu de moyens dont ils

disposaient. Je lui avais répondu que, certes, nous manquions de moyens, mais nous étions des privilégiés par rapport à la majorité des jeunes marocains restés sur le bord de la route. Nous avions eu la chance d'accéder à l'Université et nous avions transformé notre privilège en un atout majeur : disposer d'un moyen pour changer non seulement notre situation et celles de nos familles, mais surtout pour nous engager à côté du peuple pour mettre fin à ses souffrances et ses afflications. De ce fait, nous avions mené de front nos études universitaires et un engagement politique. Nous prétendions même qu'un étudiant qui ne s'était pas formé à l'école du syndicat UNEM n'était pas en mesure de tout saisir de la situation complexe de son pays et du monde entier. Pour nous, le diplôme universitaire, seul, était insuffisant.

Ma fille, comme la majorité des jeunes de son âge, s'était interrogée sur la nécessité de l'engagement politique aujourd'hui et voulait en savoir un peu plus sur mon expérience personnelle et celle de sa maman. Elle avait raison de se demander comment il se faisait que notre temps n'ait rien à voir avec ce qui se passe aujourd'hui. De nos jours, dans les Universités, au Maroc et même ailleurs, on n'observe chez les jeunes étudiants que de l'indifférence : des têtes baissées et des regards fuyants ; une façon comme une autre de dire : « ça ne me regarde pas ».

C'était au détour d'une confrontation passionnante de nos points de vue, que Jihad m'avait demandé combien de temps j'allais encore attendre avant de lui parler avec détail un jour de mon aventure en prison. On en avait discuté et je lui avais promis de le faire

sous forme d'un livre destiné d'abord à elle et aux jeunes de sa génération. Depuis cette rencontre en Belgique, je voulais tenir ma promesse mais j'hésitais. Je n'avais ni la force, ni le temps. Je me sentais incapable et indécis. Le sol se dérobaît sous mes pieds chaque fois que je voulais commencer à écrire. Et c'était au cours d'un voyage de Paris à Amsterdam en mai 2009, avec Jihad et Soumaya, et après notre visite du musée de la torture, et toujours sous la pression de ma fille, que j'ai tenu absolument à lui laisser une trace dans un livre sur les événements tragiques que j'ai vécus pendant ma jeunesse et pour lui dire enfin : tu peux être fière de tes parents, de ces combattants anonymes qui ont supporté l'adversité avec courage, pansé leurs plaies avec dignité et séché leurs larmes avec discrétion, mais sans jamais se renier.

Dur était l'exercice de l'écriture

Écrire le récit de mon arrestation, mon incarcération, les tortures et les mauvais traitements, a représenté pour moi une véritable mise à l'épreuve de ma stabilité mentale et de mes capacités intellectuelles.

Au début, le démarrage était pénible. J'hésitais beaucoup. Je me trouvais face à des sentiments contradictoires. J'allais être contraint de faire visiter une partie de ma vie, non seulement à mes enfants et aux miens mais aussi au grand public. Les inviter à s'introduire dans les coulisses d'une partie particulièrement sensible de ma vie. Vue de loin, ce n'est qu'un détail : six mois sur soixante ans. Mais vue de près cela change tout. Je devais retourner dans mon passé, voyager dans ma mémoire pour aller y fouiller et retrouver ces événements / séquences de quelques mois qui m'avaient pourtant marqué pour toujours, avec la peur de trahir la réalité.

Je n'avais aucun mal à retrouver mes souvenirs, des souvenirs très précis malgré l'énorme décalage entre le temps des événements que je raconte et le temps de l'écriture, des souvenirs douloureux certes

et qui le resteront pour toujours. Ma tête, encore aujourd'hui, est toujours pleine de ces images d'horreur et de peur mais aussi de ces beaux moments des retrouvailles, de ces rêves et de ces désillusions.

Il fallait d'abord commencer par faire un grand effort pour y regarder de plus près et en faire l'examen. Ensuite, faire le choix, souvent difficile, de ce qui était avouable / publiable et de ce qui ne l'était pas. Sur quels points devais-je m'étendre ? Que devais-je retenir ? Je n'ignorais pas toutes les difficultés que j'allais rencontrer. Je devais me frayer un chemin entre toutes les voies qui s'offraient à moi. Enfin je dois reconnaître que certaines questions ont été vraiment difficiles à évoquer sans que je ne sois submergé par l'émotion. Certaines images qui ressurgissent de ce passé lointain continuent à me choquer encore aujourd'hui. J'en parle en m'infligeant beaucoup de peine. Je ne le fais pas par exhibitionnisme. Je le reconnais, c'est avant tout pour moi-même que j'en parle, pour solder mon compte avec ce passé si profondément refoulé et qui continue à troubler ma conscience. Je ne cherche à travers ce travail qu'à retrouver la quiétude et la paix.

Je dois aussi reconnaître toutes les peines que j'ai ressenties à parler des autres. Ce ne sont pas des personnages d'un roman de fiction. Ce sont des êtres vivants, ou même des morts que j'ai côtoyés, que j'ai chéris. J'ai peur de trahir leurs pensées et leurs sentiments. Peur de mal les interpréter. Peur surtout de les mettre en scène malgré eux. C'est un exercice combien difficile qui demande beaucoup de distanciation mais qui paraît nécessaire pour moi. J'en parle pour reconnaître tout ce qu'ils m'ont apporté et surtout pour leur rendre hommage.

Enfin je dois reconnaître que les mots ont été souvent impuissants à rendre compte de la réalité. Aujourd'hui j'ai décidé de parler pour décrire une réalité nue et sans maquillage. Pour l'accoucher en texte actuel par la plume, il fallait un travail de mémorisation qui a nécessité de longues semaines. J'ai tenté de restituer le récit des événements en piochant dans mes souvenirs mais aussi dans les notes que j'avais rédigées quelques mois après ma libération. J'ai essayé de me tenir au plus près de la réalité vécue. Seule la vérité a guidé ma plume à les décrire avec fidélité et probité. J'ai tout simplement rapporté ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai subi, ce que j'ai ressenti. J'ai dû retrouver mes émotions de cette époque pour raconter et écrire avec précision et passion.

Mon effort d'imagination a essayé de transformer les événements terribles que j'avais vécus en une histoire humaine, bien qu'elle puisse paraître par moments dure et tragique.

Le récit contient quelques réflexions personnelles. Mais je n'ai pas l'intention de régler mes comptes avec quiconque. Je ne nourris aucun sentiment de soif ou de vengeance. Je n'ai jamais ressenti de la haine pour mes tortionnaires.

Certains passages sont intimes, ils me paraissent si indispensables de les inclure pour mieux saisir la portée réelle de mon aventure humaine. Une belle leçon pour ne pas perdre l'espoir même dans les circonstances les plus extrêmes et les plus cruelles de la vie.

Enfin je dois avouer que cet exercice de l'écriture pendant presque un an m'a transformé réellement. Il m'a permis de porter un regard dur mais sincère sur

ma vie et en même temps le passage d'un être tourmenté et hésitant en un être paisible et réconcilié, pouvant continuer à tenir tête et pourquoi pas à réécrire ?

Besoin de parler

Trente six ans après, la tragédie que j'avais vécue est toujours présente dans ma tête. Ses fantômes continuent encore à hanter mon imaginaire. Sa trace traumatique est restée présente, vivace, bien qu'enfouie.

Cet épisode de ma vie m'avait toujours dérangé au point que je faisais de mon mieux pour l'oublier, pour l'ignorer. Mais je ne suis jamais arrivé à en faire le deuil définitivement. Ce n'est pas en cherchant à m'en débarrasser, en fermant les yeux quelquefois, que je pouvais le refouler définitivement. Comment aurais-je pu l'oublier ? J'étais conscient qu'il avait marqué ma vie profondément et durablement. J'étais devenu otage de ces souvenirs douloureux que je ne parvenais pas à effacer. Je n'arrivais pas à prendre de distance par rapport à ces événements. Ils resurgissaient souvent sans me prévenir, pour devenir une réalité d'un passé traumatique toujours présent. Une réalité dont je ne réussissais pas à me débarrasser et qui dérangeait mon confort, ma conformité.

Avec ma femme et mes enfants, nous parlions de tout : du cinéma, de la musique, de la littérature, du

sport, de la politique, de la religion... Je leur racontais ma vie d'enfance, mes études, mes parents et grands-parents, mes voyages d'adolescent en Allemagne, mes amis allemands. Mais j'évitais les faits pénibles et difficiles que j'avais vécus pendant ma détention. Quand je les évoquais, comme ça au hasard, j'en parlais comme d'un fait divers banal sans aucun intérêt, qui m'était arrivé par accident et dont j'étais sorti indemne. Mes enfants, comme d'ailleurs beaucoup de mes amis, croyaient que j'avais été dans une prison « normale » pour quelques semaines, d'où j'avais pu tranquillement sortir et poursuivre sans difficulté mes études.

Parfois la tentation me venait de leur parler, mais j'ai toujours évité de leur dire la vérité. Quelque chose de profond m'en empêchait, chaque fois. Je ne savais pas quoi. Je ne savais pas pourquoi. Peut-être avais-je peur de les surprendre, de les choquer, de les faire souffrir, de les faire douter ? Je cherchais à occulter ma douleur à tout prix pour éviter de bouleverser leurs certitudes. Ce genre d'événements n'arrivait qu'aux autres.

Il faut dire qu'eux aussi n'insistaient pas beaucoup. Mais cet argument n'était pas suffisant. J'avais plutôt peur pour moi-même, peur de raviver mes anciennes blessures, peur de leur réaction en apprenant toute leur étendue et leur profond impact sur moi et sur mes parents.

Mais raconter ma tragédie avec tous ses détails, la torture, les privations, les humiliations, les moments de faiblesse, les doutes, cela exigeait de moi du courage.

« Je ne peux pas en parler. C'est trop dur. Vous ne pouvez pas comprendre, vous ne pouvez pas le